

2.4 ALLOCUTION DE M. GUY BROUILLET

Notice biographique

Guy Brouillet est professeur de philosophie au Collège de Maisonneuve depuis sa création. Détenteur d'une maîtrise en philosophie de l'Université de Montréal, il a acquis une longue expérience auprès des étudiants, comme professeur ou aumônier, au niveau collégial autant que dans d'autres institutions d'enseignement. Monsieur Brouillet pratique l'écriture et la parole publique depuis de nombreuses années. A travers ses quelques livres et sa centaine de conférences il a diffusé sa réflexion polémique autant sur l'éducation que sur la société en général. Il est maintenant, dans ses loisirs, rédacteur en chef d'une revue trimestrielle qui lui tient particulièrement à coeur "l'Analyste".

Afin de mieux répondre aux objectifs de cette rencontre j'ai pensé vous présenter mes réflexions sous forme de propositions numérotées. Il y en aura 26; je vous en ai livré des pastilles; j'en ai pour dix-neuf minutes à compter de maintenant.

1. Chaque personne est unique. Il est donc dangereux de parler de l'étudiant en général et difficile de le connaître en ses particularités. Or nous avons misé sur le nombre, la polyvalence, un passage rapide au cégep. Par la force des choses les contacts sont superficiels. Chesterton disait que pour enseigner l'anglais à John, l'important n'était pas de savoir l'anglais mais de connaître John. Qui peut se vanter, à part quelques professeurs dans les disciplines de concentration, de connaître John, à moins que ce ne soit Brigitte.
2. A quoi comparer la relation maître-élève? A celle qui s'établit entre le marchand et son client? le politicien et son électeur? l'amant et sa maîtresse? Thomas d'Aquin parlait du jardinier et de son jardin. Je choisis pour ma part le rapprochement avec le médecin et son malade. Comme le médecin, le professeur doit chercher

avant tout le bien de celui qui vient le rencontrer. Quand un malade vient offrir sa maladie au médecin, ce dernier, s'il est expérimenté, sait qu'il faut dépasser les symptômes ou les demandes conscientes du patient pour chercher un bien, une guérison véritable. De la même façon, les éducateurs devraient s'interroger sur les attentes inconscientes, sur les besoins profonds de leurs étudiants. Il m'arrive de penser que leur demande la plus pressante est de rencontrer des adultes qui sachent leur tenir tête car les libertés sont des résistances et le jeune étudiant depuis toujours est assoiffé de liberté. Nous sommes bien loin du compte évidemment. Tout est organisé de façon à supprimer les distances et à minimiser les chocs: depuis le tutoiement réciproque, la façon de s'habiller, le discours contre la compétition, les notes gonflées, les revisions de notes, la recherche d'alliances tactiques à l'occasion des conflits.

3. Je reviens à la question bien banale en soi du tutoiement. Il a valeur de symbole. Il aide à préciser le sens de mes propos sur la demande inconsciente. L'étudiant cherche un ami, il a besoin d'un maître. Un professeur n'est pas un ami; s'il le devient la priorité doit rester au professeur. Le drame de nos maisons d'éducation, c'est que les adultes y soient trop rares.
4. Dans la relation médecin-malade, la première drogue c'est celle du médecin lui-même. Le médecin doit savoir se prescrire au patient et la forme sous laquelle il s'administre est décisive dans l'évolution de la maladie. Si mon analogie est valable on doit en conclure que le savoir ne doit pas être administré de n'importe quelle façon. S'il y a des fausses guérisons, il y a aussi des savoirs frelatés. Le charlatanisme est possible en éducation comme ailleurs. On ne peut l'éviter que par un retour aux questions fondamentales. Qu'est-ce qu'étudier? Que faut-il enseigner? Qu'est-ce qu'une maison d'éducation? Dans la situation actuelle chacun répond pour lui-même à ces questions et souvent ne répond pas. L'étudiant s'aperçoit très vite de l'incohérence et des contradictions et devine que la meilleure solution est de comprendre le système pour tirer son épingle du jeu.
5. Commençons par observer l'étudiant qui arrive au cégep. On admire sa disponibilité. On s'inquiète aussi de ses attentes et de ses aspirations. Visiblement on est en présence de quelqu'un qui vient d'obtenir une promotion. Peut-être la publicité pour le recrutement a-t-elle exagéré? L'étudiant de cégep vit à un âge plus tendre ce que ses prédé-

cesseurs affrontaient à leur entrée à l'université. C'est un point positif: on devient libre en pratiquant la liberté.

6. En réalité le système est parfait pour les meilleurs. Ils ont en abondance dans tous les domaines de quoi satisfaire leur appétit. Pour les plus faibles c'est une autre paire de manches. Les sociologues ont noté que les systèmes trop permissifs pénalisent les étudiants plus faibles. Les objectifs imprécis, les règles trop lâches les découragent quand ils ne leur permettent pas de s'esquiver et de ruser plus facilement.
7. Dans une classe il y a toujours au moins trois groupes d'étudiants: les meilleurs, les moyens, les médiocres. Ceux qui comprennent ce que l'on fait avec facilité, ceux qui y arrivent en travaillant un peu plus, ceux qui sont là par accident. Les intéressés, les actifs, les passifs. Peu importe le nom qu'on leur donne, le danger c'est de s'aligner sur les meilleurs et de laisser les autres se débrouiller tant bien que mal. Le dernier groupe finissant toujours par s'en tirer grâce à sa force d'inertie ou au terme d'une guerre d'usure.
8. Après une phase de curiosité ou d'enthousiasme, l'étudiant décroche. Il a compris les règles du jeu et fait le tour de ce que le cégep peut lui offrir. A peine descendu au collège il se voit en train de planifier son entrée sur le marché du travail ou à l'université. La disparition de l'étalement des âges est une chose regrettable. C'est aussi une malchance d'être promu tout de suite au rang d'aîné; c'en est une autre d'être quatre mille dans un même lieu et d'avoir tous dix-sept et dix-huit ans.
9. Finalement cet étudiant disponible qui venait au collège dans l'espoir de vivre une expérience, s'en retourne diplômé en main sans avoir été marqué par le collège comme institution. Pourtant il aura changé considérablement. Parce qu'il a une liberté presque totale, parce que deux ans à cet âge c'est beaucoup, parce qu'il est soumis à des influences extra-scolaires intenses.

10. Ce phénomène de la concurrence culturelle est sans doute le problème majeur de l'éducation moderne. L'étudiant de nos collèges est soumis à des influences extérieures bien plus puissantes que celles véhiculées par une maison d'éducation. Nous ne sommes pas de taille à rivaliser sur le terrain de nos concurrents qui sont parfois des adversaires en ce qu'ils font de l'antiéducation s'occupant de plaire ou de flatter au lieu d'élever ainsi que le suggère le mot d'élève en synonyme d'étudiant. Je regarde les affiches qui couvrent les murs de mon collège, je jette un coup d'oeil sur nos productions culturelles, j'entends des échos de ce qui se passe en classe, j'en conclus que nous sommes à la remorque et que nous essayons d'imiter sans doute par souci de coller à l'actualité et d'être en prise avec le quotidien des jeunes gens. Cette préoccupation est légitime mais il nous faut aussi définir autre chose.

11. Je répète souvent, et toujours au scandale de mes auditeurs, que l'étudiant est un jeune barbare rétif à l'étude et indifférent aux richesses de la tradition culturelle. Au sens où je l'entends, le barbare c'est l'étranger, celui qui est sans tradition. Le barbare c'est aussi celui qui est sans normes ou qui se moque des règles établies. Sur ce dernier point l'école a déjà fait un premier déblayage. Il reste beaucoup à faire pour fournir les outils intellectuels adéquats. Quant à l'apprentissage moral, la démission des adultes est à peu près totale. Chacun est empêtré dans ses propres problèmes, occupé à régler son divorce ou sa crise d'identité sexuelle, incertain de tout et cherchant à cause de cela la sécurité dans son syndicat, dans son mouvement, dans son parti. L'étudiant est ici un bon reflet comme l'indiquent ses expressions favorites: "s'il aime ça", "si ça lui tente", "c'est personnel". Le drame que j'essaie de décrire se ramasse dans une formule: "L'étudiant est un barbare; l'adulte ne croit plus à sa civilisation".

12. Voilà pourquoi le retour aux ressources de la tradition culturelle m'apparaît fondamental. Il y a là un trésor à exploiter, des modèles à retrouver, un exemple ininterrompu des exigences de la démarche intellectuelle. Les éducateurs devraient méditer longuement les phrases si justes de Auguste Comte: "Une société se compose de morts et de vivants". N'avons-nous pas le devoir de transmettre aux générations futures l'héritage patiemment accumulé par les meilleurs esprits de l'humanité. N'y aurait-il pas là d'ailleurs, un dénominateur commun capable d'harmoniser et de faire fructifier l'infinie diversité des éducateurs.

13. Il m'arrive de flatter les étudiants en leur rappelant leur responsabilité d'intellectuel. Le compliment tombe toujours à plat. Le diplôme a pris une telle importance dans nos sociétés qu'il devient la grande affaire de l'existence et presque le seul moyen d'intégration sociale. Comment reprocher aux étudiants leur obsession à ce sujet? Comment le refuser à deux beaux grands yeux suppliants qui vous font comprendre qu'ils sont perdus s'il y a un échec? Il faut pourtant admettre que si la fausse monnaie chasse la bonne, les faux diplômes disqualifient les vrais.

14. Il faut pourtant mériter son diplôme. La condition en est le talent et surtout le travail. Les moeurs modernes ont voulu qu'on puisse l'obtenir sans qu'on ait ni l'un ni l'autre. La démocratisation de l'enseignement a fait venir dans nos cégeps des étudiants qui ne devraient pas y être. C'est dur à entendre; c'est élitiste, mais c'est ainsi. Tout le monde le sait. Pour des raisons différentes qui sont toutes intéressées, personne ne veut l'avouer. En ce qui concerne le travail fourni, une enquête fouillée et sérieuse, conduite par une sociologue de chez-nous, conclut qu'en moyenne nous exigeons 70% de ce qui est attendu par le système.

15. Pourtant il y a des échecs. A 74%, la moyenne globale des étudiants me semble très élevée. On peut donc en conclure qu'il n'y a pas de véritable évaluation des étudiants. La seule évaluation réelle c'est celle de l'étudiant qui décide d'abandonner pour des raisons diverses. L'autre évaluation risque de se faire à l'université, mais encore là ce n'est pas certain puisque l'allocation des sommes dépend du nombre d'étudiants. Reste la vie pour rétablir l'équilibre, à moins que des protections et des garanties ne viennent rescaper les plus ratoureux.

16. Le vice de ce système c'est qu'il n'y a aucune incitation à travailler plus sérieusement ou plus fort. De toute manière on aura une note convenable. L'anomalie se répercute chez les professeurs: qu'ils travaillent peu ou beaucoup c'est la même chose. Qu'ils se dépensent ou qu'ils se gardent, le résultat est le même. Tout est possible selon les compromis que l'on peut négocier avec son sur-moi. On parle beaucoup du conflit d'intérêt des médecins soumis au régime de la castonquette; celui des professeurs et des étudiants agit en sens inverse, en ce sens que travailler davantage ne rapporte pas plus.

17. L'étudiant de cégep est un conformiste. Je veux dire par là que très tôt il ne croit plus à cette expérience; ça devient une parenthèse, un moment plus ou moins agréable à passer. L'essentiel est de comprendre les règles du jeu, s'y conformer et s'enfuir au plus tôt vers la vraie vie. Je doute fort qu'il y ait chez beaucoup d'entre eux ou d'entre elles un sentiment d'appartenance, la fierté de fréquenter telle institution plutôt que telle autre. Il n'est certes pas question de recréer l'atmosphère parfois étouffante de l'Alma mater. On regrettera tout de même qu'il soit pratiquement impossible d'organiser un milieu de vie. Le cégep, et c'est là le drame fondamental, n'est pas un milieu de vie. C'est une équipe d'action. Les gens sont réunis autour d'une seule et unique tâche: distribuer ou recevoir des connaissances.

18. Beaucoup de cégeps sont d'anciens collèges classiques et la plupart se sont organisés sur ce modèle. La greffe du professionnel et du général n'a pas pris. Si l'on considère en particulier que seulement 16,5% de nos étudiants seraient capables de raisonnements formels hypothético-déductifs et si l'on regarde d'un autre côté les contenus de cours et les textes distribués, on conclut à un décalage sérieux entre l'offre et la demande, entre l'action et les capacités de réaction. Certains étudiants, surtout ceux du professionnel, vivent donc une double inadaptation: des cours qui ne sont pas conçus pour leur forme d'esprit, des cours qui dépassent leur capacité d'abstraction.

19. En réalité, le problème des matières de luxe est plein de données contradictoires. Les seuls à y croire, ou à peu près, sont ceux qui les enseignent. Et pourtant le cégep a été conçu dans le but explicite de mêler les mentalités et d'éviter de former de purs techniciens. On retrouve ici le problème de la concurrence culturelle mais également d'autres handicaps, en particulier le peu de cas qu'on fait d'une culture d'un niveau un peu plus élevé dans les maisons d'éducation. Le luxe coûte vraiment trop cher? Question de mentalité.

20. Une enquête conduite par la maison SORECOM en 1980 donnait à entendre que le souci majeur des étudiants était d'être bien dans leur peau. Peu enclin à la compétition, facilement tolérants, ils aimeraient se réaliser en faisant confiance à la spontanéité, à des relations humaines privilégiées, en prenant leurs responsabilités dans des domaines sur lesquels ils ont prise et qui les concernent directement. Les références à la culture, à ce que l'enquête appelle le spiritualisme, au passé ou à l'histoire, les laissent assez froids.

21. On nous disait aussi qu'ils souhaiteraient une période de flottement, de mobilité ou d'aventure d'environ cinq ans avant de rentrer dans le rang et de s'établir dans une banlieue avec 2 ou 3 enfants. L'épouse travaillerait pour un salaire d'appoint en attendant les enfants qu'on préférerait ne pas confier à des garderies. La principale motivation de leur travail serait leur salaire, si bien qu'ils accepteraient, si c'était possible de vivre sans travailler.

22. En ce qui concerne la dimension socio-politique, on constate ou bien un sentiment d'impuissance, ou bien un manque d'information ou d'intérêt. Quant au syndicalisme il laisse sceptique à cause de ses exagérations. En résumé les jeunes seraient peu contestataires, modérés dans leurs demandes et leurs revendications. Leur idéal serait d'atteindre à un confort relatif, d'avoir une petite niche à l'abri, quitte à travailler pour l'obtenir. Le fin du fin serait d'être bien dans sa peau. Ils font partie de la "me generation".

23. Il n'y a pas à les blâmer pour cette médiocrité dorée. Ils sont fils et filles de leur époque bien plus que de leurs parents. L'époque insiste sur le dépassement des conflits, la résolution des tensions, la libération par la sexualité et le refus de la compétition. Le phénomène psi et ses dérivés, ainsi que le martèlement de la publicité, conduisent à cette hantise d'être bien dans sa peau que l'on retrouve dans l'enquête SORECOM. Les gens se sont convaincus, note Christopher Lash dans Le complexe de Narcisse, que ce qui comptait c'était d'améliorer leur psychisme. Sentir et vivre pleinement leurs émotions. Se nourrir convenablement et prendre des leçons de ballet ou de danse du ventre. S'immerger dans la sagesse de l'Orient. Faire de la marche et de la course à pied. Apprendre à établir des rapports authentiques avec autrui. Surmonter la peur du plaisir.

24. D'une manière plus générale, les résultats de cette enquête m'apparaissent correspondre au désarroi assez prononcé qui caractérise cette époque. Dans les périodes désorientées, on le sait, les gens se replient sur eux-mêmes et se réfugient dans des doctrines de salut individuel. Le scepticisme, le stoïcisme, l'épicurisme. Les stoïciens, c'est-à-dire ceux qui cherchent leur salut dans le dépassement intérieur, sont peut-être rares aujourd'hui. Les sceptiques sont beaucoup plus nombreux. Mais les épicuriens qui s'ignorent sont légions. La recherche du plaisir, la réduction des tensions, le refus de la politique, la vie tranquille à la campagne, la tolérance négative, l'individualisme, le désir d'être bien dans sa peau; tout ça correspond très bien au programme d'Epicure.

25. On pourrait partir de là pour redéfinir les objectifs de nos maisons d'éducation. Non pas à partir de grandes réformes et d'un jargon pédagogique pédant et boursoufflé, mais, par un retour aux principes élémentaires. L'éducation, me semble-t-il, devrait être une chose très simple. La notion même de sciences de l'éducation a quelque chose de déroutant. Choses élémentaires: qu'est-ce à dire? D'abord, et peut-être uniquement, retrouver la foi en son travail, en l'utilité de ce qu'on fait. Tout le reste viendra par surcroît y compris le bonheur né du goût de se rendre à l'ouvrage chaque matin.
26. Quand cela sera il restera à comprendre qu'il y a deux formes d'éducation: celle que l'on reçoit sur les bancs d'école, de collège et d'université; la seconde, celle que l'on se donne à soi-même une fois lancé dans la vie. La première est utile et nécessaire et justifie la présence des éducateurs; la seconde seule est indispensable. La première, qu'on le veuille ou non, malgré tous nos efforts et toute l'astuce de nos méthodes et de nos appels à l'autonomie, est toujours vécue sur le mode du reflet et se traduit par un certain conformisme. L'étudiant a bien d'autres intérêts, d'autres préoccupations que celles de ses maîtres. C'est dans la loi des choses. Il est en particulier mobilisé par des ajustements affectifs de toute première importance. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ne consacre qu'une partie de son dynamisme à ses études. Notre rôle est de l'amener à donner davantage. C'est parfois décourageant surtout si nos aspirations d'éducateur sont très élevées. Nous avons pourtant très souvent d'heureuses surprises. Tel ou tel qui nous paraissaient des cancre vont donner toute leur mesure dans quelques années et réservent d'agréables surprises. Il n'est pas exclu que l'éducateur qui fait de son mieux y soit pour quelque chose. L'éducation est de l'ordre du mystère des germinations: autre celui qui sème, autre celui qui récolte.

P.S. J'aimerais relever une parole d'un des clients d'Hélène Giguère: "Je suis fatigué d'avoir à faire face à des difficultés". Pour moi le noeud du problème est là. Les étudiants ont besoin qu'on les "brasse", qu'on soit exigeant à leur endroit. Nous préférons leur donner des tuteurs, les excuser par la crise économique, par la société mal faite, par l'injustice des temps présents, etc... Nous leur rendons ainsi le plus mauvais service. J'ai dit dans mon texte que les libertés étaient des résistances. Nous avons peur de résister.

Ai-je besoin d'ajouter qu'il ne s'agit pas d'être omnipotent, brutal, incompréhensif, injuste, dominateur, etc...

On m'a dit que quelqu'un aurait traité mon discours de réactionnaire. A ce brave progressiste, j'adresse ce mot de Thomas Mann dans *La Montagne magique*:

"Le premier pas vers la liberté et l'humanité véritable consisterait à s'affranchir de ce tremblement de peur devant l'idée de réaction".